

Renan médiéviste

Autor(en): **Corbellari, Alain**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): - **(2005)**

Heft 3

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870122>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

RENAN MÉDIÉVISTE

On sait que l'essentiel de l'effort scientifique de Renan s'est porté sur l'Antiquité et le monde sémitique. Pourtant, à la fois parce qu'il fut l'un des introducteurs en France des méthodes philologiques allemandes et en raison de la part active qu'il prit à l'élaboration des volumes de l'*Histoire littéraire de la France* consacrés au XIV^e siècle, il ne fut pas sans influence sur le bouleversement des connaissances sur la littérature médiévale qui allait être l'œuvre des générations d'érudits qui le suivirent. Le thuriféraire du «miracle grec» pourrait même avoir été l'un des initiateurs de l'idée d'une «Renaissance du XII^e siècle».

Parmi les nombreux titres par lesquels Renan se recommande à l'attention de la postérité, celui de médiéviste n'est certes pas celui qui vient le plus immédiatement à l'esprit. Cependant, si son nom reste légitimement lié à l'étude de l'Antiquité judéo-chrétienne, et si son rôle dans la vie intellectuelle de son temps ne fait aucun doute, la réflexion sur l'époque médiévale occupe, dans son œuvre une place quantitativement et qualitativement non tout à fait négligeable. Renan n'a nullement méconnu le rôle de trait d'union capital qu'a joué le Moyen Âge entre l'Antiquité et la période moderne, et — curieusement, pourrait-on dire, eu égard à son inscription dans l'épistémé progressiste du XIX^e siècle — c'est plutôt la période allant de la Renaissance au Siècle des Lumières qui peut apparaître comme la plus négligée de ses travaux critiques et historiques.

On ne cherchera bien sûr pas à déplacer ici le centre de gravité de l'œuvre de Renan, dont l'effort constant a toujours été dirigé vers l'explicitation de l'héritage antique des sociétés sémitiques. Le fait est, cependant, que ce dessein a mené Renan, en particulier dans sa thèse sur Averroès, à évoquer à de nombreuses reprises le Moyen Âge occidental. Mais il y a plus: le combat mené tout au long de sa vie par

l'auteur de *L'Avenir de la Science* en faveur d'une science philologique digne de ce nom a fait de lui le compagnon de deux générations de savants dont le rôle dans la redécouverte et la réhabilitation des productions du Moyen Âge a été fondamental.

Né en 1823, Renan se trouve, chronologiquement, placé exactement entre Paulin Paris (1800-1881) et son fils Gaston (1839-1903), qui furent les deux premiers professeurs de littérature française médiévale du Collège de France. Si le premier ne sut que pressentir l'importance des méthodes germaniques dans l'élaboration d'une philologie rigoureuse (ne les étudiant pas lui-même, mais en suggérant tout de même l'étude à son fils¹), le second fut le véritable introducteur en France de cette science allemande en faveur de laquelle Renan ne cessa de militer². Que Gaston Paris ait été comme Renan administrateur du Collège de France n'est d'ailleurs pas ici un fait dénué de signification³, et le fait que sa gloire, aujourd'hui, n'égale pas celle de Renan n'empêche pas Gaston Paris d'avoir été à la fois l'un des intellectuels majeurs de la France de la fin du XIX^e siècle et l'un des plus authentiques continuateurs du scientisme renanien⁴.

Renan ne s'est, certes, jamais explicitement penché sur les travaux de Paulin et de Gaston Paris; il a par contre très activement participé à une vaste entreprise destinée par son ampleur même à rester inachevée, mais dont le grandiose dessein domine l'étude de la littérature française médiévale au XIX^e siècle: *L'Histoire littéraire de la France*. Cette somme, mise en chantier dès le début du XVIII^e siècle par les Bénédictins de Saint-Maur, et dont le premier volume parut en 1733⁵, fut interrompue, en raison de son insuccès, dès avant la tourmente révolutionnaire, mais fut relancée en 1807 par Napoléon qui chargea l'Institut de poursuivre le travail des moines. Bien des grands esprits

¹ On consultera, sur la grande figure de Gaston Paris, l'ouvrage majeur d'U. Bähler, *Gaston Paris et la philologie romane* (sur le point particulier du séjour auprès de Diez, voir p. 46-48).

² Les témoignages de ce combat seraient innombrables dans l'œuvre de Renan. En 1848 déjà, à peine âgé de vingt-cinq ans, il écrit un article sur «Les congrès philologiques en Allemagne» (repris dans *Mélanges d'Histoire et de Voyages*, in *Œuvres complètes*, t. II, p. 620-31), où il incite les savants français à imiter le zèle de leurs confrères allemands.

³ Le nombre de philologues qui se sont succédé à cette charge, du milieu du XIX^e siècle à nos jours, est d'ailleurs tout à fait frappant.

⁴ Voir U. Bähler, *Gaston Paris et la philologie romane*, en part. p. 219-22 et 246-48.

⁵ Sur l'HLF, voir R. Trachsler, «*L'Histoire littéraire de la France...*», qui n'évoque guère la collaboration de Renan.

du XIX^e siècle y participèrent de Daunou aux Paris, en passant par Victor Le Clerc (1789-1865), infatigable coordinateur auquel Renan consacra un long article sur lequel nous aurons à revenir, Léopold Delisle et Émile Littré, dont on a trop tendance à oublier que l'ancien français fut une de ses préoccupations les plus constantes: le *Dictionnaire de la Langue française* n'était, en effet, dans son projet, rien d'autre qu'un grand dictionnaire étymologique, et les essais de traductions d'Homère et surtout de Dante en ancien français proposées par Littré, nostalgique angoissé qui voyait dans la langue du XIII^e siècle le français le plus parfait qui eût jamais été, mériteraient d'être réédités⁶.

L'Histoire littéraire de la France (désormais HLF) trouva donc en Renan un collaborateur actif: recruté comme adjoint par Victor Le Clerc dès 1857, il devient en 1858 membre titulaire de la commission, en remplacement de Félix Lajard (1783-1858), et finit par diriger ladite commission, quoique de manière purement honorifique⁷. S'il n'était plus un inconnu au moment de son intégration dans l'équipe (il était entré en 1856 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), Renan était néanmoins encore loin de posséder alors la renommée qui fit plus tard de lui l'un des maîtres à penser de la Troisième République. On aurait donc sans doute tort de supposer que ce fut sa célébrité plus que ses goûts propres qui firent de lui l'un des artisans de l'HLF. De fait, nous allons voir que ses contributions apportent une pierre importante à l'édifice de son œuvre scientifique.

Les quelques trente-cinq ans durant lesquels Renan participe à cette entreprise sont les témoins d'une mutation majeure du projet, qui correspond au «tournant germanique» de la philologie romane en

⁶ Comme le dit spirituellement G. Steiner (*Après Babel*, p. 312): «par un effet à la Borgès, on dirait que c'est Dante qui traduit Littré dont l'*Enfer* est antérieur à l'*Inferno* et se rattache à la chanson de geste plutôt qu'à l'épopée virgilienne». La place nous manque, au demeurant, pour rendre ici justice à Littré qui apparaît, bien que presque exactement contemporain de Paulin Paris (il est né en 1801), comme l'autre trait d'union philologique majeur (avec Renan) entre la génération romantique et la génération des fondateurs de la *Romania*. Sur Littré, on consultera la belle biographie intellectuelle d'A. Rey, *Littré. L'humaniste et les mots*, ainsi que le suggestif essai de P. Quignard, «les trois voyages de Maximilien Littré».

⁷ Voir R. Dussaud, *L'Œuvre scientifique d'Ernest Renan*, p. 241-69, qui ne fait au demeurant que compiler les contributions de Renan et la notice nécrologique consacrée à ce dernier par Barthélémy Hauréau, dans le t. 31 de l'HLF, en 1893 (p. III-IX). Nous n'avons pas retrouvé la date où Renan a pris la direction de la commission.

France. À partir des années 1870, en effet ce sont Gaston Paris et Paul Meyer, fondateurs de la très sérieuse revue *Romania*, qui donnent le ton à l'HLF, et la valeur scientifique de leurs articles est telle que ceux-ci peuvent encore aujourd'hui être considérés comme des références sur les sujets qu'ils traitent. Il en résulte que ses rédacteurs mêmes posent désormais un regard sévère sur les volumes antérieurs de l'HLF et que, plutôt que de poursuivre l'avancée chronologique, on se met à compléter le panorama déjà brossé, en particulier par des notices sur des auteurs oubliés du XIII^e siècle. Au XX^e siècle, l'entreprise se perpétuera, à un rythme lent mais constant: le tome 42 est aujourd'hui en cours de parution⁸.

Mais revenons à Renan; les textes republiés dans le huitième tome de ses *Œuvres complètes* chez Calmann Lévy pourraient laisser penser que sa contribution à l'HLF fut plutôt modeste. Or, ici moins encore qu'ailleurs les *Œuvres complètes* ne méritent leur appellation, car il y manque au bas mot les deux tiers du volume des textes écrits par Renan pour cette publication. Que l'on nous permette, dans ces conditions d'en dresser la liste exhaustive:

1. «Discours sur l'état des beaux-arts en France au XIV^e siècle», t. 24, Paris: Firmin-Didot, 1862, p. 603-757.
2. «Sur Joseph-Victor Le Clerc», t. 25, 1869, p. IX-XLV.
3. «Villart de Honnecourt», *id.*, p. 1-9.
4. «Jean Duns Scot», *id.*, p. 404-467.
5. «Pierre Du Bois», t. 26, 1873, p. 471-536.
6. «Guillaume de Nogaret», t. 27 [changement d'éditeur: Paris: Imprimerie Nationale], 1877, p. 233-371.
7. «Des diverses pièces relatives aux différends de Philippe le Bel avec la papauté», *id.*, p. 371-381.
8. «De quelques mémoires relatifs à une nouvelle croisade», *id.*, p. 381-391.
9. «Les Rabbins français du commencement du XIV^e siècle», *id.*, p. 431-734 (en collaboration avec Adolphe Neubauer).
10. «Christine de Stommeln», t. 28, 1881, p. 1-26.
11. «Armangaud, fils de Blaise», *id.*, p. 127-138.
12. «Bertrand de Got», *id.*, p. 272-314.
13. «Philippine de Porcelet», t. 29, 1885, p. 526-546.

⁸ Le deuxième fascicule en est sorti chez de Boccard en 2002. L'équipe, toujours aussi restreinte, est actuellement constituée de Philippe Contamine, Bernard Guenée, Emmanuel Poulle (éditeur) et Michel Zink.

14. «Le Livre des secrets aux philosophes ou *Dialogue de Placide et Timéo*», t. 30, 1888, p. 567-595.
15. «La *Fontaine de toute science* du philosophe Sidrach», t. 31, 1893, p. 285-318 (article posthume complété par Gaston Paris).
16. «Les écrivains juifs français du XIV^e siècle», *id.*, p. 351-789 (en collaboration avec Adolphe Neubauer).

Ce sont là presque toujours des articles fort longs brassant une documentation impressionnante. En tout 1397 pages représentant l'équivalent de deux tomes pleins sur les huit concernés. Or, de ces titres seuls les numéros 1, 5, 6, 12 et 13 (dans le t. VIII), et le n° 2 (republié en 1878 dans les *Mélanges d'histoire et de voyage*), donc seulement 459 pages, se retrouvent dans les *Œuvres complètes* de Renan. Il est vrai que l'ensemble du travail sur la littérature juive du XIV^e siècle (n° 9 et 16) en aurait quasiment nécessité un tome supplémentaire! Nous n'aborderons pas ici ce monument, par manque de compétence, mais il ne fait guère de doute que Renan apporta en cette occasion une contribution capitale à la connaissance du judaïsme français au Moyen Âge.

On ne sera par ailleurs pas indifférent au fait que Renan semble montrer une prédilection toute particulière pour les grands acteurs du règne de Philippe le Bel, et à vrai dire, en parlant de Nogaret, de Du Bois et de Bertrand de Got (alias Clément V), il fait davantage œuvre d'historien que de critique littéraire. Le portrait contrasté qu'il propose de Nogaret est particulièrement intéressant en ce que, s'il refuse tout de même de voir en lui «un honnête homme» (p. 933), Renan ne l'en loue pas moins

de compter entre les fondateurs de l'unité française, de ceux qui firent sortir nettement la royauté de la voie du moyen âge pour l'engager dans un ordre d'idées emprunté en partie au droit romain et en partie au génie propre de notre nation (p. 934).

On sent ainsi partout le désir très net de blanchir le plus possible ce personnage dont les thuriféraires de la société laïque peuvent facilement réclamer l'héritage; Renan soutient par exemple la thèse gallicane voulant que Nogaret ait tenté de s'opposer au sac du palais d'Anagni, et il ne voit pas de raison valable à refuser de voir en lui un croyant sincère. Son argumentation offre à ce propos l'un des meilleurs exemples de ce relativisme par lequel l'auteur de *La Vie de Jésus* mérite encore de retenir l'attention du savant moderne:

Il faut se garder d'appliquer à un temps les règles d'un autre temps. Nogaret, au XVI^e siècle, eût été un protestant; à la fin du XVIII^e, il

eût été un magistrat philosophe et réformateur; il se peut que de son temps il ait été sérieusement catholique (p. 932-33).

Renan, pour qui «il n'y a pas de décadence au point de vue de l'humanité»⁹, parvient ainsi à minimiser les exactions de Nogaret en le présentant comme un homme des lumières en puissance et en renvoyant les brutalités de sa politique à l'obscurantisme du Moyen Âge chrétien.

Poursuivons le relevé des contributions de Renan à l'HLF. Avec Duns Scot, c'est la philosophie, avec *Placide et Timéo* la littérature didactique, avec Philippine de Porcellet la littérature hagiographique qui retiennent Renan: en fin de compte, et c'est tout de même paradoxal, aucune de ses contributions à cette histoire *littéraire* ne touche véritablement à ce que nous appelons communément littérature!

Seuls, en fin de compte, la notice sur Victor Le Clerc et le «Discours sur l'état des sciences et des arts au XIV^e siècle», qui fait suite au «Discours sur l'état des lettres en France au XIV^e siècle» du même Victor Le Clerc (texte beaucoup plus long puisqu'il occupe les p. 1-603 et constitue avec celui de Renan la totalité du tome qui ouvre ce siècle charnière), nous font entrevoir, par la bande, les idées de Renan sur les écrivains du Moyen Âge.

Pour aborder le «Discours»¹⁰, il faut poser en principe que, pour Renan, n'est grand que le simple, n'est pur que ce qui se réduit à l'essentiel, étant entendu que ce simple, cet essentiel ne sauraient se confondre avec le primitif ou l'immémorial: il est au contraire le fruit d'un art consommé, d'une tradition arrivant à sa pleine maturité. Renan s'avère donc — ce qui n'étonnera personne — profondément atticiste et classique dans sa vision de l'art, et même s'il ressent une part de l'enthousiasme des romantiques pour l'art médiéval, il ne saurait lui sacrifier la part d'inaliénable solidité qu'il ne peut s'empêcher de reconnaître à un plus haut degré dans l'art de la Grèce et de la Renaissance¹¹. On retrouve donc encore enracinée chez lui l'idée

⁹ *L'Avenir de la science*, in *O. C.*, t. III, p. 786. Cette opinion le rapproche du positivisme dont il critique par ailleurs le dogmatisme (*ibid.*, p. 847-49, et en particulier la conclusion de ce développement: «en un mot, M. Comte n'entend rien aux sciences de l'humanité, parce qu'il n'est pas philologue»).

¹⁰ Nous citerons tantôt le discours tel qu'il est réimprimé dans le t. VIII des *O. C.*, tantôt dans la version abrégée qu'il publia en 1878 dans les *Mélanges d'Histoire et de Voyage*, «L'Art du Moyen Âge et les causes de sa décadence» (t. II, p. 469-501).

¹¹ Précisons ici que nous ne partageons pas l'idée peu nuancée de Ch. Ridoux («Regards de deux grands clercs...», p. 36) selon qui les discours de Renan et

voltairienne des «hautes époques», insurpassables par définition, de la culture occidentale. Et si, comme on le rappelait plus haut, Renan soutient que la décadence n'existe pas dans le mouvement général de l'évolution de l'esprit humain, il utilise par contre abondamment cette notion en histoire de l'art et se montre l'adepte impénitent, (comme tout son siècle) du schéma genèse-apogée-décadence. Au vrai, Renan ne parla jamais d'une époque ou d'une civilisation d'un ton uniquement louangeur; la Grèce antique elle-même, en laquelle résidait sans aucun doute le plus haut idéal qu'il pouvait concevoir¹², n'échappa pas entièrement à ses critiques. Mais ne nous scandalisons pas trop vite de cette vision qualitative de l'histoire de l'art: il n'est pas sûr qu'elle ait totalement disparu de nos plus récents manuels scolaires!

L'un des traits les plus saillants du «Discours» est que Renan y dessine exemplairement le chemin qui conduit du roman au gothique, qu'il préfère appeler style «ogival», en donnant de sa naissance une explication qui exclut absolument — la chose mérite d'être soulignée venant d'un bon connaisseur de l'Islam — toute influence extérieure, et explique l'évolution stylistique par une nécessité interne d'ordre pour ainsi dire transcendantal. Le style roman ne pouvait pas ne pas aboutir au style ogival:

L'architecture gothique et l'architecture arabe ont des ressemblances; mais ces ressemblances viennent de la similitude de leurs points de départ. L'une sort du roman, l'autre du byzantin; or le roman et le byzantin étaient frères, issus tous deux de la dégradation de l'art antique. Le gothique et l'arabe arrivèrent ainsi à des résultats analogues; mais ils ne se doivent rien l'un à l'autre et représentent des tendances profondément différentes¹³.

Renan avait d'ailleurs affirmé, un peu plus haut, que «la basilique du Moyen Âge était complète avant l'adoption de l'ogive» et que, par conséquent, l'ogive n'était «pas un trait de style», mais était «applicable à tous les styles»¹⁴. Pourquoi, dans ces conditions, lui refuser la perfection du Parthénon? Parce que, dit Renan, les cathédrales n'ont pas été construites en marbre et selon un plan à l'épreuve du temps:

Le Clerc «sont à replacer dans le cadre d'une attaque en règle portée contre le Moyen Âge durant cette décennie qui s'ouvre par la publication de la *Sorcière* de Michelet».

¹² La chose est bien connue. On renverra ici à la synthèse honnête d'H. Peyre, *Renan et la Grèce*.

¹³ *O. C.*, t. II, p. 482.

¹⁴ *Ibid.*, p. 481.

Le mal du style gothique, en effet, c'est que, né de l'enthousiasme, il ne pouvait vivre que d'enthousiasme. [...] Un défaut général de solidité fut, quoi qu'on en dise, la conséquence de ce système compliqué d'architecture. L'édifice grec et romain est éternel, à la seule condition qu'on ne le détruise pas. Il n'a besoin d'aucune réparation. L'édifice gothique est assujéti à des conditions si multipliées qu'il s'écroule vite, à moins de soins perpétuels. Visant à l'effet, cachant plus d'une négligence dans les parties soustraites à l'œil du spectateur, les constructions gothiques souffrent toutes de deux maladies mortelles, l'imperfection des fondements et la poussée des voûtes. [...] Il n'y aura plus au monde une église gothique quand les constructions grecques et romaines étonneront encore par leur caractère d'éternité. (t. II, p. 486-88)

L'immaturité des constructeurs (l'enthousiasme ne saurait suffire à faire œuvre durable) mène à l'immaturité du style: tout se tient!

Mais Renan n'en insiste pas moins sur le fait que les XII^e et XIII^e siècle sont, dans l'art français, une période de floraison extraordinaire, et qu'il convient de ne pas minimiser cette évidence:

L'art du moyen âge meurt avant d'avoir atteint la perfection; au lieu de tourner au progrès il tourne à la décadence. En d'autres termes la Renaissance ne se fit pas par la France. Au XI^e et XII^e siècles, la France surpasse de beaucoup l'Italie dans toutes les directions de l'art. L'Italie, à cette époque, n'avait rien à comparer à nos basiliques romanes, aux peintures de Saint-Savin, aux sculptures des premiers portails gothiques. Au XIII^e siècle, la France égale encore sa rivale. La France n'eut pas de Giotto, mais elle eut des architectes supérieurs à ceux de toute l'Europe. Au XIV^e siècle, la France est définitivement surpassée. (t. II, p. 489-90)

Il y revient un peu plus loin:

Sans contredit, la France du XII^e et du XIII^e siècle posséda dans son sein un mouvement d'écoles comparable à celui de l'Italie du XIV^e siècle. (p. 499)

Arrivé à ce point de son développement, comme s'il considérait que les raisons techniques évoquées plus haut ne suffisaient pas, Renan se demande à nouveau pourquoi ce mouvement a, selon lui, avorté. Il commence par rejeter l'influence des guerres et des épidémies, remarquant à juste titre que l'Italie connut, au temps de son apogée artistique, plus de malheurs encore que la France. Dans *L'Avenir de la Science*, il peignait identiquement sous les couleurs les plus noires la vie athénienne de l'époque de Périclès, ce qui lui permettait de trouver d'autant plus admirables les artistes de ce temps, lesquels, en dépit de ce régime de «terreur» surent créer un art dont la sérénité assura la pérennité.

Pour l'art médiéval, Renan préfère voir la source de l'infériorité de l'école française dans un trait de mentalité qu'il juge typiquement national, et où l'on peut voir une variante de l'esprit d'immaturité stigmatisé plus haut: «La France, dit-il, a toujours eu le tort de détruire quand elle a voulu bâtir». Force est de constater que ce jugement s'appliquerait fort bien à la succession des écoles littéraires qui, jusqu'au XX^e siècle, n'eurent de cesse de s'anathématiser l'une l'autre, trait que bien des observateurs de par le monde jugent, aujourd'hui encore, tout à fait particulier à la culture française. Renan l'oppose au soin que l'Italie eut, tout au contraire, de cultiver le souvenir de son passé:

Avant tout autre pays en Europe, l'Italie attacha un sens au mot de gloire et travailla pour la postérité. Le respect des origines tient chez elle au même principe. [...] Si elle eut possédé nos architectes du XII^e et du XIII^e siècle, elle eût égalé leur gloire à celle des Bramante et des Michel-Ange. (p. 500)

Curieusement, cependant, Renan fait suivre cette observation digne d'intérêt d'un jugement qui en affaiblit la portée:

En somme, si notre art du moyen âge n'a pas vécu, ce n'est pas le caprice du XVI^e siècle qu'il en faut accuser, c'est qu'il manquait des conditions nécessaires pour arriver à la pleine réalisation du beau. L'art du moyen âge tomba par ses défauts essentiels et parce qu'il ne sut pas s'élever à la perfection de la forme. (p. 500)

Aussitôt après avoir dit que Français et Italiens n'avaient pas le même respect de leur tradition, il donne à ce fait une explication qui, par l'introduction intempestive d'un jugement de valeur extérieur, justifie l'une et l'autre attitude en regard de la réussite inégale des deux traditions artistiques concernées. Retirant d'une main ce qu'il a donné de l'autre, Renan après avoir quasiment affirmé l'égale réussite de l'art du XII^e siècle français et de celui de la Renaissance italienne, retombe dans son schéma normatif et retrouve le vieux cliché d'un Moyen Âge désespérément immature et inabouti dans ses tentatives artistiques.

Cependant, les éloges que Renan adresse à l'art français médiéval restent, dans le détail, tout à fait remarquables. Son appréciation de la peinture sur verre et de la miniature, seules formes qui, selon lui, atteignent leur perfection au XIV^e siècle, mérite, en particulier, d'être citée, car elle fait entendre une critique inattendue en ce contexte — quoique tout à fait digne des meilleurs moments «relativistes» de Renan — de l'exigence de réalisme de la Renaissance:

La Renaissance la [la peinture sur verre] tua, ainsi que la miniature, pour la raison toute simple que le grand art du dessin n'y était

pas applicable, et qu'elles supposaient toutes deux une naïveté de composition dont les artistes savants n'étaient plus capables. En exigeant une rigoureuse vraisemblance, la Renaissance noya cette atmosphère d'une transparence toute idéale où vivaient ces deux arts. (t. VIII, p. 754)

Certes, il s'agit là d'arts «mineurs», mais on n'en apprécie pas moins de voir pour une fois ébranlé le dogme de la supériorité de la Renaissance: en se demandant si l'exigence de réalisme et l'application de procédés «savants» ne sont pas des qualités superflues pour évaluer la réussite artistique, Renan annonce de plus radicales remises en question du canon classique.

Quant à la littérature proprement dite, ce n'est en fin de compte que dans le résumé du «Discours» de Victor le Clerc, qu'il fera dans la notice d'hommage dédiée à ce dernier dans le t. 25 de l'HLF, que l'on trouvera un exposé — très synthétique — de la vision de Renan.

On ne s'étonnera pas, tout d'abord, de le voir rompre une lance en faveur de la littérature celtique:

M. Le Clerc ne reconnut peut-être point suffisamment l'étendue de ce que nos poètes empruntèrent. L'originalité bretonne des romans du cycle d'Arthur ne se montra jamais à lui; il ne vit pas que, avec ces nouveaux sujets un genre nouveau d'imagination et de sentiment s'introduit dans notre littérature. (t. II, p. 684)

Cette notation mérite que l'on ouvre ici une parenthèse. On a en effet souvent mis en avant l'ascendance bretonne de Renan pour faire de son fameux article sur «la poésie des races celtiques»¹⁵ l'une des pierres angulaires de sa pensée. Incontestablement, Renan professait pour la culture celtique un intérêt qui n'était pas majoritairement partagé par les intellectuels jacobins de la France moderne, ses pairs pourtant. On ne refera pas ici la triste histoire des études celtiques en France, soutenues par une chaire au Collège de France (chaire créée précisément sous l'administration de Renan!) de 1882 à 1931 seulement¹⁶, et constamment minorisées depuis; mais on pourrait se demander si cette position favorable de Renan à leur égard n'a pas poussé les celtisants à exagérer son engouement pour cette culture...

¹⁵ «La poésie des races celtiques», *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} février 1854, repris en 1859 dans les *Essais de morale et de critique*, O. C., t. II, p. 252-301.

¹⁶ Elle disparut sous l'administration de Joseph Bédier qui, quoique de lointaine origine bretonne, fut un centralisateur au plan institutionnel et scientifique; son «individualisme», en revalorisant la figure des clercs dans l'élaboration de la littérature médiévale, s'opposait directement aux «traditionalismes» de toute

Pour trancher cette question, il conviendrait de replacer l'article sur «la poésie des races celtiques», qui reste, ne l'oublions pas, la seule contribution scientifique de Renan à ce débat spécifique, dans l'ensemble plus vaste de ses considérations sur les cultures marginales. À cet égard, la lecture d'un article d'un ton fort semblable — mais évidemment non suspect de sympathies ethniques personnelles! — sur les Berbères, s'avère fort instructive. Renan y décrit la société berbère comme un sorte d'état de nature, dans un tableau assez semblable, en fait, à celui qu'il dresse de la Palestine à l'époque du Christ. Importante différence, cependant, il tempère l'idylle en rappelant que «la guerre est [...] l'état naturel d'une société composée de petites unités communales»¹⁷, mais que cette guerre est, somme toute, bénigne et ne menace pas la structure de la société: étonnant chassé-croisé qui semble donner raison à Hobbes contre Rousseau, mais qui finit par redonner une chance au modèle de ce dernier!

Surtout, Renan termine par des considérations sur l'idée de race qui tempèrent l'idée que l'on se fait trop souvent de son «racisme»¹⁸: Renan a été, de nos jours, voué aux gémonies pour avoir considéré que la «race aryenne» était culturellement capable de davantage que la «race sémitique», mais il se pourrait bien que le mot race soit employé ici dans un sens uniquement culturel, Renan affirmant en effet nettement dans son article sur les Berbères que «les races sont des moules d'éducation morale encore plus qu'une affaire de sang» (t. II, p. 521). Et il est encore plus clair dans un article intitulé «Des services rendus aux sciences historiques par la philologie», lorsque, refusant de réduire les ethnies aux langues qu'elles parlent, il s'écrie:

Il y a des races linguistiques, pardonnez-moi cette expression, mais elles n'ont rien à faire avec les races anthropologiques. (t. VIII, p. 1224)

L'article se termine d'ailleurs par une profession de foi où l'on reconnaît l'auteur de *Qu'est-ce qu'une nation?*

L'homme, Messieurs, n'appartient ni à sa langue ni à sa race; il s'appartient à lui-même avant tout, car il est avant tout un être libre et un être moral. (*ibid.*, p. 1232)

obéissance. Je me permets de renvoyer ici à mon *Joseph Bédier écrivain et philologue*, p. 492-93.

¹⁷ «La société berbère», *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} septembre 1873, repris en 1878 dans les *Mélanges d'histoire et de voyage*, O. C., t. II, p. 550-75 (ici p. 566).

¹⁸ T. Todorov (*Nous et les autres*, p. 195-211) nuance par ce terme la position de Renan, en l'opposant au franc «racisme» d'un Gobineau.

À la lumière de ces considérations, nous pouvons peut-être tenter de réévaluer la vision que Renan nous propose de la civilisation médiévale.

Si l'on poursuit la lecture de l'article sur Victor Le Clerc, on constate en effet que Renan n'hésite pas à utiliser une expression qui devait plus tard s'imposer chez les historiographes:

avant la renaissance italienne du XV^e et du XVI^e siècle, il y eut au XII^e siècle, une vraie renaissance française, éminemment créatrice, originale, dont le règne de Philippe-Auguste peut être considéré comme le point culminant et par laquelle nous avons été les maîtres de l'Italie. (t. II, p. 685)

Le mot est lâché: il y a eu une «renaissance» du XII^e siècle! La grande idée que Charles Haskins développera en 1927¹⁹ est déjà presque toute formée chez Renan. Les six-cents pages du «Discours sur l'état des lettres en France au XIV^e siècle» de Victor Le Clerc sont pleines de considérations heureuses, visant en particulier à montrer «que les annales des lettres françaises ne commencent pas à Guillaume de Lorris ou à Villon»²⁰, mais l'auteur reste très circonspect sur les qualités de la littérature des XII^e et XIII^e, même s'il la met bien plus haut que celle du XIV^e²¹. Renan, par contre, en résumant ses travaux, ne manque pas de revaloriser, grâce à une de ces expressions fortes dont il a le secret, ce que Le Clerc n'avait fait que pressentir.

J'ai tenté de montrer ailleurs l'importance des travaux de Joseph Bédier et de ses disciples, dès la fin du XIX^e siècle, dans la constitution de la notion de «Renaissance du XII^e siècle»²², mais il faut rendre au maître ce qui lui revient: Bédier n'est pas l'inventeur de ce concept et la dévotion qu'il eut toute sa vie pour l'œuvre de Renan trouve ici un fondement aussi inattendu que certain.

¹⁹ Ch. H. Haskins, *The Renaissance of the twelfth Century*.

²⁰ V. Le Clerc, «Discours sur l'état des lettres en France au XIV^e siècle», *Histoire Littéraire de la France*, t. 24, Paris, Firmin-Didot, 1862, p. 1-602, ici p. 397. Voir aussi p. 595: «Nous devons avertir aussi qu'il est bien temps de ne plus répéter sans examen de puériles épigrammes sur la stérilité française, quand ce sont nos inventeurs qui ont entraîné à leur suite les littératures étrangères».

²¹ Voir *ibid.*, p. 454: «Que leur a-t-il donc manqué pour produire des œuvres durables que l'on pût lire et admirer encore aujourd'hui? Il leur a manqué le travail du style, la pratique de cet art pour lequel ils avaient cependant les conseils et les exemples des anciens, l'art de bien écrire. [...] Quand cette négligence de l'art d'écrire n'est plus compensée par l'invention [= au XIV^e siècle], la poésie française décline».

²² A. Corbellari, *Joseph Bédier écrivain et philologue*, p. 465-72.

En affirmant, à la suite directe du développement que nous avons cité plus haut, qu'«avec la *Chanson de Roland* et *Guillaume d'Orange* nous étions à deux pas de la grande épopée», Renan se place, de plus, clairement du côté des défenseurs de la valeur littéraire des chansons de geste, position qui n'allait alors pas de soi (que l'on songe au mépris d'un Brunetière, mais même plus tard de Gide et de Valéry²³), et qui annonce, ici encore, la réévaluation que Bédier proposera dans *Les Légendes épiques*²⁴.

Certes, après l'exaltation de cette «renaissance», Renan retombe dans le schéma dépréciatif qui orientait son «discours sur l'état des beaux-arts»²⁵, mais la percée est faite: au delà des déterminismes, et malgré des circonstances contraires, le Moyen Âge français a connu un apogée réel²⁶. Que Renan, par ailleurs, en minimise la réussite ne change en définitive pas grand chose à la reconnaissance de cette éclosion que rien ne laissait prévoir de manière certaine dans ce siècle et dans ce pays-là. Du coup, l'insistance avec laquelle Renan exaltait

²³ On connaît l'anecdote de Valéry demandant discrètement à Gide avant une émission radio s'il connaissait quelque chose de plus «embêtant» que *L'Illiade*, et s'entendant répondre: «Oui: *La Chanson de Roland*» (A. Gide, *Journal*, t. II, p. 627 — note du 25 octobre 1938).

²⁴ Entendons-nous: la chanson de geste eut des défenseurs au XIX^e siècle, mais on exaltait bien plus volontiers ses vertus patriotiques que ses qualités littéraires. Léon Gautier, qui fit tant pour populariser *La Chanson de Roland*, disait par exemple: «Que notre poète ait été dominé par le souci du style, par la préoccupation littéraire, c'est ce que nous ne croirons jamais» (L. Gautier, *La Chanson de Roland*, introduction, p. XXX). Seul Littré, en fin de compte, parmi les contemporains de Renan, a soutenu avec la même conviction la thèse de la dignité littéraire de ces textes.

²⁵ «Nous manquâmes le but après l'avoir presque atteint; l'histoire de notre première littérature fut l'histoire d'un triste avortement. Voilà ce que produisirent l'Inquisition, la routine, une dynastie médiocrement douée, l'esprit borné d'une noblesse sans distinction ni goût du beau, de funestes guerres mettant en question l'existence même de la nation». (*O. C.*, t. II, p. 685).

²⁶ On trouvera une manière de condensé des opinions de Renan sur la littérature médiévale dans son petit article de 1856 sur «La Farce de Patelin» (repris en 1859 dans les *Essais de morale et de critique*, p. 209-16): si ce dernier texte «nous représente la comédie complète, la comédie telle que l'entend Molière, telle que la comprit l'Antiquité» (p. 210), son «défaut irréparable [...] est cette bassesse de cœur au-dessus de laquelle l'auteur ne s'élève jamais» (p. 214) et dont sont exemptes des œuvres plus anciennes: «l'idéal poétique de la *Chanson de Roland* est fort supérieur à celui de Patelin (p. 213) et «les naïves représentations du XIII^e siècle ont certainement plus de charme: le *Jeu de la Feuillée* d'Adam de la Halle, en particulier, offre bien plus de véritable finesse et se distingue par une verve digne d'Aristophane» (p. 209).

l'originalité de l'art ogival s'éclaire; et il n'est pas sans beauté que le promoteur du «miracle grec»²⁷ n'ait sans doute pas été pour peu dans la reconnaissance — aussi problématique que puisse paraître une telle notion aujourd'hui — d'un «miracle français»²⁸.

Alain CORBELLARI

²⁷ Est-il besoin de renvoyer ici à la *Prière sur l'Acropole*? On consultera à ce propos l'ouvrage cité d'Henri Peyre.

²⁸ Notons en passant qu'il est piquant de retrouver cette expression dans *Le Voyage de Sparte* de Maurice Barrès, en un développement explicitement destiné à contrer l'image renanienne du «miracle grec»; regrettant la démolition de la tour construite par les Croisés sur l'Acropole, lors de la quatrième Croisade, un voyageur polémique avec un pensionnaire de l'École française d'Athènes: «Le «miracle grec», c'est beau, mais le miracle français, je veux dire notre expansion au treizième siècle, ce n'est pas mal non plus» (M. Barrès, *Le Voyage de Sparte*, p. 193). Barrès, qui publie ces lignes en 1906, semble loin de se douter que Renan ne lui aurait sans doute pas contesté l'expression.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

- Ursula BÄHLER, *Gaston Paris et la philologie romane*, Genève, Droz, 2004.
- Maurice BARRÈS, *Le Voyage de Sparte*, in *Œuvres complètes*, t. VII, Paris, Club de l'Honnête Homme, 1967.
- Alain CORBELLARI, *Joseph Bédier écrivain et philologue*, Genève, Droz, 1997.
- René DUSSAUD, *L'Œuvre scientifique d'Ernest Renan*, Paris, Geuthner, 1951.
- Léon GAUTIER (éd.), *La Chanson de Roland*, Tours, Mame, 1872.
- André GIDE, *Journal*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», t. II, 1997.
- Charles H. HASKINS, *The Renaissance of the twelfth Century*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1927.
- Henri PEYRE, *Renan et la Grèce*, Paris, Nizet, 1973.
- Pascal QUIGNARD, «les trois voyages de Maximilien Littré», in *Petits Traités*, VIII, LI, Paris, Gallimard, «Folio», 1990, t. 2, p. 525-42.
- Alain REY, *Littré. L'humaniste et les mots*, Paris, Gallimard, «les Essais», 1970.
- Charles RIDOUX, *Évolution des études médiévales en France de 1860 à 1914*, Paris, Champion, 2001.
- «Regards de deux grands clercs du XIX^e siècle sur le Moyen Âge: Victor Le Clerc et Ernest Renan, juges du XIV^e siècle», in Laura Kendrick, Francine Mora et Martin Reid (éds), *Le Moyen Âge au miroir du XIX^e siècle (1850-1900)*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 27-36.
- George STEINER, *Après Babel*, trad. de l'anglais par L. Lotringer, Paris, Albin Michel, 1978.
- Tzvetan TODOROV, *Nous et les autres*, Paris, Seuil, 1989.
- Richard TRACHSLER, «L'Histoire littéraire de la France. Des Bénédictins à l'Institut de France (1773-1850)», *Vox romanica*, 56, 1997, p. 83-108.

